

chot, et quand il s'agit d'un homme dont la figure était nécessairement inconnue à tous les géôliers de France ? Il doit y avoir un dessous à ce roman historique.

§

Voici le *Journal des Auteurs*. Le premier numéro contient d'intéressants documents touchant la question de la propriété littéraire.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Concerts à l'Exposition. — Dans la salle néfaste du Trocadéro, les auditions officielles se poursuivent régulièrement chaque semaine devant un public clairsemé. Cependant le prix des places est à la portée des bourses les plus modestes, l'orchestre est celui du Conservatoire dirigé par M. Tafanel, et il faut reconnaître que les œuvres admises — avec un discernement parfois très contestable — sont réparties adroitement sur les divers programmes. Chaque séance en effet nous offre au moins une attraction, un musicien, un vrai maître entouré de musiciens secondaires, selon l'heureuse expression d'un député parlant de certains ministres. Mais il faut croire qu'un juste par concert ne suffit pas à conjurer le mauvais sort jeté sur le désert du Trocadéro, pas plus que la vertu du seul Lot n'a préservé jadis du châtement les villes condamnées. La Bible nous assure que Dieu se fût laissé fléchir par dix justes ; à supposer qu'il se contentât aujourd'hui d'une proportion moindre, ce n'est pas toutefois M. Lenepveu avec sa *Jeanne d'Arc*, ou M. Ambroise Thomas, avec son prologue de *Françoise de Rimini* et son *Ballet des damnés*, qui pourraient fournir l'appoint nécessaire !

Lalo et sa pittoresque et rythmique *Symphonie espagnole*, M. Fauré et son doux *Requiem*, cette messe blanche évoquant des couronnes et des gerbes aux parfums virginaux, et dont l'épigraphe devrait être ce vers du poète Jean Lahor :

Mort exquise, mort parfumée...

M. Ropartz et le finale de sa puissante *Symphonie* (comment l'idée de morceler une symphonie et d'en faire entendre un fragment isolé a-t-elle pu naître en l'esprit de musiciens ? et on affirme qu'il s'en trouve quelques-uns dans la célèbre *commission musicale* de l'exposition !) — enfin M. Vincent

d'Indy et l'*Incendie du Chant de la cloche*, chef-d'œuvre de vie et de mouvement qui fut longuement acclamé, ont été impuissants à remplir cette rotonde immense, si singulièrement construite du reste qu'elle semble toujours vide, alors même que les étudiants parisiens accueillant leurs camarades suédois en remplissent toutes les places.

Dans une petite salle abandonnée, et d'accès difficile, se donnent aussi, et non moins officielles, des séances de musique de chambre électriques et panachées. On y entend côte à côte le *quintette* de Franck, les *quatuors* de MM. Savard et Debussy, des *trios* de Reber et de Bellmann, le *Lac* de Niedermeyer, et des œuvres de MM. Joncières, Reyer et Brueneau, compositeurs voués spécialement à la *grande composition* (avant tout le théâtre), et dans la carrière desquels la musique d'intimité est à proprement parler un simple accident.

Plus homogènes sont les programmes des organistes. Si, à la vérité, chacun de ceux-ci cède à la tentation de produire quelque une de ses propres œuvres, il l'encadre soigneusement entre des fugues et des chorals de Bach, auxquels surtout il ne manque pas d'adjoindre au moins une pièce de C. Franck. C'est là un souci très caractéristique, que seul, jusqu'ici, M. Widor, successeur du maître au Conservatoire, n'a pas éprouvé, et où l'on peut apprécier combien le grand musicien, naguère si méconnu, s'impose aujourd'hui à l'universelle admiration. Mais parmi ses nombreux morceaux d'orgue, pourquoi les uns et les autres, de M. Guilmant à M. Mulet, s'obstinent-ils à choisir toujours le *finale en si bémol*, page assurément très brillante, mais où ne se trouve pas la sereine personnalité qu'émanent entre tous les derniers *chorals* par exemple, ou le séraphique *cantabile*? MM. Tournemire et Mahant ont cependant fait exception, et il faut ajouter que, mieux que leurs confrères, ils savent interpréter le Maître dont ils sont les dévoués et fervents élèves.

Dans ce même Trocadéro, des étrangers ont tenu à leur tour à nous révéler les œuvres de leurs nationaux. Ils ont, pour les exécuter, eu recours à notre excellent orchestre dont les qualités malheureusement se perdent parmi les courants d'air et les échos de la salle officielle. Aussi la *Société philharmonique* de Vienne, venue chez nous dans le but de faire une exposition d'exécution plutôt que d'œuvres — à peine Brahms et Brückner ont-ils obtenu une petite place sur ses programmes — et ayant amené ses instrumentistes munis de

leurs instruments (voire même pour la symphonie fantastique de cloches qu'ils auraient pu sans inconvénient laisser à Vienne), a-t-elle sagement agi en donnant tout d'abord deux séances au Châtelet. C'est là qu'il nous a été possible de juger son chef, et les qualités spéciales de chacun des groupes qui la composent.

Longtemps dirigée par un grand chef, le plus grand peut-être des chefs d'orchestre vivants, M. Richter, cette société a aujourd'hui, depuis peu, à sa tête M. Malher. Il eût été d'un intérêt piquant de voir se succéder au pupitre ces deux hommes, également supérieurs, l'un au style large et expressif, préoccupé avant tout des grandes lignes, l'autre poussant la précision parfois jusqu'à la sécheresse, et le souci du détail jusqu'à la préciosité; et c'eût été merveille d'entendre ce quatuor vraiment prodigieux, dont on ne saurait trop admirer l'intensité, la justesse et l'impeccable virtuosité, répondre avec souplesse à la moindre indication, et traduire fidèlement la conception particulière et différente de l'un comme de l'autre. Nous n'avons pas eu le régal de cette joute où, j'en suis persuadé, il ne se fût rencontré que des vainqueurs, mais nous avons apprécié la vigoureuse discipline des musiciens, leur adroite obéissance, et leur énergie quelquefois un peu excessive. Par-dessus tout, nous avons été frappés de l'intelligence de leur chef, qualité qui, jointe à une patience tenace, semble plus exactement le caractériser. C'est bien elle dont il a fait preuve dans son interprétation de la *Symphonie en sol mineur* de Mozart, si finement comprise, évoquant à nos yeux tout un chœur de personnages à perruques, et à jabots de dentelles mouchetés de quelques grains de poudre ou de tabac.

Quant à Beethoven, quelques-uns ont estimé que M. Malher en raffina trop l'exécution. Nous sommes accoutumés, avec M. Chevillard, un maître chef d'orchestre lui aussi, à une conception plus simple et moins morcelée.

Avec le capellmeister viennois les œuvres semblent trop souvent composées de tronçons juxtaposés. Il met en outre une sorte de coquetterie à « faire sortir » des parties secondaires, laissées par ses confrères, et très probablement voulues telles par l'auteur, dans l'ombre des accompagnements, et n'hésite pas à confier à huit cors — des cors allemands qui valent des trombones! — tel passage écrit pour un seul.

Cependant personne n'a pu méconnaître le mystère angois-

sant qui entoura le début de l'*Ouverture de Léonore*, et la progression si ménagée qui en prépara la foudroyante explosion, non plus que la grandeur avec laquelle rentra dans la *Symphonie en ut mineur* le fatidique thème initial dans un mouvement élargi.

Mais c'est dans l'*Ouverture des Maîtres-Chanteurs* que se manifesta peut-être de la manière la plus frappante la personnalité de M. Malher et sa vision particulière et recherchée. Là où M. Richter nous avait laissé le souvenir de maîtres d'aspect bonhomme et pesant, de gras assez sympathiques, M. Malher nous a montré des secs et des maigres, cohorte où dominant les Beckmesser — et cette opinion, présentée avec une telle virtuosité, perdait toute apparence de paradoxe.

Bref, le succès de M. Malher, qui courtoisement avait tenu à diriger la *Symphonie fantastique* de Berlioz, a été unanime et triomphal, comme celui de son très remarquable orchestre.

Ils l'ont l'un et l'autre partagé avec le *Wiener Männergesang Verein*, chœur d'hommes dirigé par MM. Kremse, de Perger et Schneiderham, qui, véritable orgue humain avec des nuances infinies et une constante perfection, nous a révélé — nous n'avons pas, hélas ! en France, d'association analogue pour nous les faire connaître — des chœurs de Schubert et Schumann (entre autres l'exquise *Ritournelle*), et la *Cène des apôtres* de R. Wagner.

Par malheur la littérature chorale *a capella* est assez restreinte, et trop souvent ses programmes se sont alimentés de morceaux inutiles tels qu'en produisent innombrables les capellmeister d'outre Rhin. Peut-être aussi dans leur perpétuelle assurance que le public français est « *etwas frivol* » les Allemands croient-ils nécessaires de nous faire entendre de menues chansons ou des arrangements qui, à leur sens, doivent chez nous forcer le succès.

Ils se sont trompés, et cette erreur, dont ils ont pu eux-mêmes loyalement se rendre compte, a été surtout celle du choral de Cologne, que rien n'obligeait à accueillir une transcription pour violoncelle de la *Réverie* de Schumann !

Mieux inspirés ont été les étudiants suédois d'Upsal, qui ont surtout puisé dans leur répertoire populaire, et dans les œuvres de leurs compositeurs imprégnés de rythmes de mélodies autochtones : Söderman, Reissiger, Kjerulf ou Wennerberg. Par contre, quoique tous Suédois, les auteurs qu'interpréta, le 2 juin, au Trocadéro, l'orchestre du Conservatoire

sous l'adroite direction de M. Nordquist n'ont pas tous au même degré manifesté cette qualité nationale. Plusieurs d'entre eux se rappellent trop exactement qu'ils ont fait leurs études en Allemagne. Parmi les œuvres entendues cependant il faut mentionner le sérieux *Prélude et fugue* de Hugo Alfven, *Skogsraët* (la fée des bois), d'Andréas Hailen, et surtout *Flores et Blazeflor*, la poétique ballade de Stenhamar, chantées par M. Forsell.

Après le *Männergesang Verein*, après le *Schubertbund*, tous deux de Vienne, après le choral de Cologne et les étudiants d'Upsal, sont venus les Finlandais et les Gallois et enfin les Norvégiens. Ceux-ci nous ont donné trois concerts. Comme celui des Suédois, leur choral est composé d'étudiants, mais les voix n'ont pas semblé aussi adroitement équilibrées. Ils ont cependant chanté avec émotion le chœur de *Magnus aveugle* de Grondahl, et avec une saveur particulière certaines mélodies où se reflète l'âme de leur pays.

En outre, plusieurs chefs d'orchestre norvégiens ont tenu à diriger eux-mêmes l'exécution de leurs œuvres. M. Svendsen a suppléé les absents, et parmi ceux-ci M. Grieg, qui, on le sait, ne veut plus « entrer en rapport avec un public français ».

Du reste, ses *mélodies édifiantes*, bien que d'un charme délicat, ne méritaient pas, en somme, qu'il se dérangeât pour les faire connaître, non plus que sa cantate *Nouvelle Patrie*, familière depuis longtemps à tous les publics, et où la lassante répétition des mêmes périodes mélodiques n'affirme pas une grande générosité d'inspiration. De M. Holder fut exécutée une très médiocre suite sur *Gøtz de Berlichingen*; M. Selmer se révéla tel un contrefacteur de Berlioz, ou plutôt de Litolf, et enfin M. Svendsen, par sa *Symphonie en ré majeur* et son poème de *Zorhayda*, si ingénieusement instrumenté, nous confirma dans l'idée qu'il est un vrai et sincère musicien.

Ces séances nombreuses et variées offraient, on le voit, un intérêt réel. Si pourtant elles n'ont pas attiré la foule, c'est que, il faut l'avouer, l'heure ne semble pas propice au « grand art », et que, sur ce Trocadéro encombré d'exotiques, c'est vers ces derniers que tous s'en vont quêtant quelque impression musicale nouvelle. Là aussi cependant quelque déception les attend. Il leur faudra se contenter, au théâtre de l'Inde française, de la curieuse déformation du *Tarara bour*

anglais par laquelle une petite chanteuse indigène prépare pour son pays un futur air populaire, et au théâtre Egyptien de l'élégante farandole grecque, dont la Perse et la Turquie leur réservent aussi des variantes. Par bonheur il leur restera au moins la liquide musique, aux sonorités de cristal et aux rythmes contrariés, qui souligne les gestes menus des précieuses poupées javanaises.

PIERRE DE BRÉVILLE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Presque tous, tant que vous êtes, au « Mercure », vous avez dû connaître Fernand Brouez, le fondateur et directeur de la *Société Nouvelle*, la plus importante et la plus fière revue qui existât jamais en Belgique, et une des plus renseignées du monde entier. Eh bien, cet initiateur, ce pionnier des routes de la science et de l'art, vient de succomber, ayant à peine dépassé les trente-cinq ans, après une longue et terrible maladie qui ne laissait aucun espoir de guérison et qui l'avait moralement retranché du monde intellectuel. Rien ne fut même aussi tragique que le naufrage graduel de cette brillante et généreuse intelligence. Seul le cœur aimant, débordant d'altruisme presque fanatique, survécut, mais aveugle et instinctif, jusqu'à la dernière minute, et c'étaient les derniers pantèlements de ce grand cœur pitoyable qui faisaient Brouez défendre à son jardinier de promener le sécateur dans les bocages de sa retraite de la rue de l'Abbaye ou qui faisaient le noble garçon ramasser pieusement les pétales des fleurs effeuillées qu'il s'ingéniait à replacer sur les tiges flétries, et les plumes des oiseaux qu'il réchauffait à son haleine en cherchant dans les airs la bestiole qui en avait été dépouillée par la mue ou par la pierre de l'oiseleur ! Souvent encore, aux heures relativement bénignes de son déclin, je le vis arpenter à grands pas les routes de son parc, jonchées de feuilles mortes, et se désoler de cet automne en lequel communiait son propre crépuscule ! A cette époque, soleil couchant, il fut d'une beauté quasi apostolique et dans son noble visage encadré d'une opulente chevelure, les lueurs suprêmes de ses yeux suppléaient à sa parole désormais condamnée ! Sa revue, l'œuvre à laquelle il consacra sa jeunesse généreusement combative, et une grande partie de sa fortune, avait cessé de paraître dès que le mal fut reconnu inguérissable, c'est-à-dire au commencement de 1897.